Traduit du chinois
Textes choisis et présentés
par Jean-Philippe Béja

Liu Xiaobo

La philosophie du porc

et autres essais

Bleu de Chine
Gallimard

Extrait de la publication

Liu Xiaobo

La philosophie du porc

et autres essais

Extrait de la publication

Collection dirigée par Geneviève Imbot-Bichet

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Liu Xiaobo

La philosophie du porc

et autres essais

Traduit du chinois
Textes choisis et présentés
par Jean-Philippe Béja

Préface de Václav Havel

Bleu de Chine
Gallimard

Extrait de la publication

© *Liu Xiaobo.*
© *Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

Préface

Cher Liu Xiaobo,

Je fais partie des milliers, voire des millions de gens qui se réjouissent que le prix Nobel de la paix 2010 vous ait été attribué. Il est toujours édifiant de voir que le respect des libertés et des droits de l'homme ne capitule pas devant la force et le pouvoir, qu'il n'est pas subordonné, comme si souvent, aux intérêts pragmatiques de la politique et de l'économie. Vous n'êtes pas le seul héros du jour. Vous partagez la vedette avec ceux qui vous ont distingué. Au-delà du réconfort qu'elle vous apporte, leur reconnaissance de votre mérite est un bienfait pour tous, un message faisant savoir au monde entier qu'il est toujours possible de servir la vérité et qu'un tel dévouement, publiquement récompensé, devienne une source d'inspiration pour d'autres encore — bref, que tout n'est pas perdu.

Je suis persuadé notamment que, si le public du monde entier persiste à s'intéresser à votre sort, votre gouvernement cédera, vous rendra la liberté et, avec le temps, relâchera également tous les autres prisonniers politiques chinois. Les autorités de votre pays, qui elles aussi pensent forcément à leurs intérêts,

Extrait de la publication

ne manqueront pas de comprendre combien le type de célébrité que leur vaut la persécution de personnes telles que vous les dessert.

Je suis ému, cela va de soi, comme sans doute tous les signataires du manifeste du mouvement tchécoslovaque de la Charte 77, que notre initiative ait inspiré la Charte 08 en Chine. Ému non seulement par le rappel de nos vieilles luttes, après tant d'années, mais surtout par cette confirmation de ce que je pense depuis longtemps : que les libertés et les droits fondamentaux de l'homme sont des valeurs universelles, communes, dans leurs grandes lignes, à tous les peuples et à toutes les aires de civilisation du monde actuel.

J'ai eu l'occasion de rencontrer des dissidents de bien des pays différents, et j'ai été étonné de la similitude de leurs idéaux, de leurs expériences et même de leurs soucis à tous. Le répertoire des mesures de répression des régimes autoritaires de tous ces pays présentait lui aussi des ressemblances frappantes, indépendamment du drapeau — de gauche ou de droite — brandi par le potentat local. Il y a tout simplement une sorte de minimum moral, commun au monde entier, grâce auquel les citoyens de pays aussi éloignés et dissemblables que la Chine et la République tchèque peuvent aspirer aux mêmes valeurs, se solidariser et fonder ainsi des amitiés qui ne sont pas seulement pour la photo — des amitiés réelles.

Quant à savoir quand vos efforts apporteront des succès tangibles, cela reste à voir. Ce ne sera pas forcément dans l'immédiat. Pour l'instant, vous ne pourrez cueillir que des résultats partiels et indirects. Mais, tôt ou tard, la situation changera chez vous aussi. Ne serait-ce que parce que l'économie de marché, par sa

nature même, n'est pas durablement compatible avec un régime autoritaire.

Ne vous inquiétez pas de l'issue incertaine de votre combat pour les droits de l'homme, de ne pas savoir si et quand il portera des fruits concrets. Je parle d'expérience : pour notre part, nous nous sommes efforcés de faire de bonnes choses parce qu'elles étaient bonnes, sans calculer l'échéance ou l'importance du profit. C'est une attitude qui présente plus d'un avantage, prévenant toute possibilité de déception tout en garantissant la bonne foi des efforts consentis. Les manœuvres tacticiennes n'inspirent pas, ou tout au plus d'autres manœuvres. À la lecture de votre Charte 08, je suis persuadé que vous vous rendez compte de tout cela.

Quoi qu'il en soit, vous devriez vous préparer aussi à l'éventualité d'une victoire rapide. En général, j'ai tendance à me méfier de ceux qui pensent trop aux lendemains, mais jusqu'à un certain point il faut s'y préparer. Là encore, je parle d'expérience. Ce serait magnifique si, dans votre action, vous arriviez à tirer la leçon des tâtonnements et des troubles que nos pays ont traversés après la chute du pouvoir communiste et à éviter ces accidents de parcours.

Recevez, cher Liu Xiaobo, mes salutations cordiales, mes félicitations pour votre prix Nobel de la paix et mes meilleurs vœux de santé et de courage.

Bien à vous

Václav Havel

Traduit du tchèque par Erika Abrams

Extrait de la publication

Introduction

« Je veux redire à ce pouvoir qui me prive de ma liberté que je persiste dans la conviction que j'avais affirmée il y a vingt ans dans ma "Déclaration de grève de la faim du 2 Juin[1]" : "Je n'ai pas d'ennemis, je n'ai pas de haine." »

Lorsque ces paroles tirées de la déclaration de Liu Xiaobo à son procès ont été lues par Liv Ullmann dans l'hôtel de ville d'Oslo lors de la cérémonie du prix Nobel de la paix, les mille invités se sont levés à l'unisson pour l'applaudir longuement. Condamné à onze ans de prison le jour de Noël 2009 lors d'une parodie de procès public auquel son épouse n'a pas pu assister, Liu Xiaobo n'a pas été autorisé à aller retirer son prix. Tout comme Carl von Ossietzky, Andreï Sakharov, Lech Walesa et Aung San Suu Kyi, que leurs gouvernements ont empêchés de faire le voyage à Oslo. Mais la Chine est allée plus loin, puisque l'épouse du lauréat, Liu Xia, a été placée en résidence surveillée dès l'annonce de la nouvelle, avant d'être coupée du monde douze jours plus tard par la suspension de sa

1 Traduite dans J.-Ph. Béja, M. Bonnin, A. Peyraube, *Le Tremblement de terre de Pékin*, Paris, Gallimard, collection « Au vif du sujet », 1991, pp. 359-364.

liaison internet et l'interruption de son téléphone portable. Comme si cela ne suffisait pas, toutes les personnes figurant sur la liste d'invités qu'elle avait eu le temps de rendre publique, et même les membres de leurs familles, se sont vu interdire de quitter le pays ! On n'avait pas vu une telle attitude depuis la mort de Mao Zedong, époque où régnait la « théorie du sang » dénoncée par Yu Luoke, selon laquelle non seulement les « contre-révolutionnaires » devaient être punis, mais également leurs enfants et leurs parents en application du principe : « À père héros, fils prodigue ; à père réac, fils salaud[1]. » Après trente ans de « réforme et d'ouverture », le Parti communiste chinois retournerait-il à ses vieux démons ?

Le 8 octobre 2010, date de l'annonce du Nobel, le nom de Liu Xiaobo, dont les œuvres sont interdites de publication en Chine, ce nom, donc, est devenu l'un de ces « mots sensibles » qui déclenchent l'impossibilité d'afficher un message sur la Toile. Pas un mot du premier prix Nobel de la paix décerné à un citoyen de la République populaire de Chine dans les médias chinois, pas même de dénonciations, celles-là étant destinées à l'étranger. Mais la Chine n'est plus ce qu'elle était du temps de Mao Zedong, et les internautes parviennent à « sauter » la grande muraille informatique pour s'informer : ainsi, dès le 10 octobre, il était impossible de se procurer du saumon norvégien à Pékin ! Nombre de Chinois se réjouissaient de la nouvelle, tandis que d'autres cherchaient à en savoir plus sur le lauréat. Finalement, en publiant, le 26 octobre,

1 Traduction libre du slogan original « *Laozi yingxiong, er haohan, laozi fandong, er hundan* », publiée in *Révo Cul dans la Chine Pop*, Paris, 10/18, 1972.

Extrait de la publication

une biographie de Liu l'accusant d'être un traître et un délinquant[1], l'agence Chine nouvelle reconnaissait qu'elle n'était pas parvenue à empêcher la nouvelle de circuler.

« Le prix Nobel de cette année a[vait] pour but d'irriter la Chine, mais il n'y parviendra pas. Au contraire, le comité s'est discrédité[2]. » Vraiment ? En s'inclinant devant une chaise vide, acclamé par le public debout, le président du comité Nobel, Thorbjørn Jagland, a rappelé au monde qu'en Chine les dissidents sont des non-personnes. Lorsque son épouse Liu Xia lui a appris la nouvelle, Liu Xiaobo a déclaré qu'il dédiait son prix aux « âmes errantes du 4 Juin », les victimes du massacre de Tiananmen de 1989, dont le gouvernement chinois s'obstine à nier l'existence. Une non-personne rendant hommage à un non-événement : la chaise vide était donc doublement symbolique, et elle a rappelé au monde qu'en Chine le pouvoir n'hésite pas à faire disparaître des événements et des citoyens de la sphère publique. Bien sûr, il a abandonné l'ambition de contrôler totalement les esprits et, en privé, on parle du 4 Juin et de Liu Xiaobo. Mais, en public, les citoyens ont le choix entre se taire, faire semblant d'approuver (ou, bien sûr, approuver sincèrement) ou aller en prison s'ils décident de parler. C'est ce dernier choix qu'a fait Liu Xiaobo, et il l'a conduit en prison à trois reprises au cours des vingt-deux dernières années.

Malgré cela, Liu refuse de se laisser aller à la haine : « Parce que la haine peut ronger la sagesse et la conscience

1 *Liu Xiaobo, qiren, qishi* (« *Liu Xiaobo, l'homme et ses actes* »), Xinhua, 26 octobre 2010 ; http://news.xinhuanet.com/world/2010-10/26/c_12703288.htm.

2 Éditorial du *Global Times*, « Who is Liu Xiaobo ? », 24 octobre 2010.

Extrait de la publication

d'une personne, parce que la "mentalité d'ennemi" peut empoisonner l'esprit d'une nation, fomenter des luttes à mort, détruire l'humanité et la tolérance d'une société, et faire obstacle à la marche d'un pays vers la liberté et la démocratie, je souhaite être capable de transcender mon expérience personnelle pour envisager le développement du pays et les changements de la société, pour faire face à l'hostilité du pouvoir avec bienveillance, et répondre à la haine par l'amour. » Nul ne saura jamais s'il a pu lire ce texte devant le tribunal puisque le juge l'a interrompu au bout de quatorze minutes, affirmant, au mépris de toute légalité, qu'il n'avait pas le droit de prononcer un discours plus long que celui du procureur. Mais cette apologie de la non-violence montre que l'homme qui se tenait devant le tribunal intermédiaire de Pékin en ce 23 décembre 2009 a bien changé par rapport au jeune homme fougueux, ce « cheval noir » qui avait ébranlé la scène littéraire chinoise en 1986.

*

Né en 1955 à Changchun, dans le nord-est du pays, ce fils de professeur de l'Université normale du Nord-Est a suivi l'itinéraire classique des jeunes de sa génération. À quatorze ans, il suit ses parents dans les campagnes de Mongolie-Intérieure où ils ont été relégués comme bien des « puants de la neuvième catégorie[1] » pendant la Révolution culturelle. Il y passe quatre ans, de 1969 à 1973. Les écoles étant pratiquement

1 Qualificatif attribué aux intellectuels pendant la Révolution culturelle.

fermées, il en profite pour lire avidement tout ce qui lui tombe sous la main. En juillet 1973, à l'instar de tous les diplômés de l'enseignement secondaire, il est envoyé comme jeune instruit dans un village. Pour lui, c'est la commune de Sangang, district de Nongan, dans sa province natale. Il n'y reste pas longtemps puisque, deux mois après la mort de Mao Zedong, en novembre 1976, il est affecté à une équipe de construction dans sa ville natale de Changchun. Son expérience d'ouvrier ne dure que quelques mois et, en juillet 1977, il fait partie du premier contingent d'étudiants admis à l'examen d'entrée à l'université qui vient d'être rétabli. En 1982, il obtient un diplôme de littérature chinoise à l'Université du Jilin. Il est alors admis à l'Université normale de Pékin pour y faire un master, puis pour y enseigner et préparer un doctorat, qu'il soutiendra en 1988. Durant ses études, il ne s'intéresse pas particulièrement à la politique et ne participe pas au mouvement du « mur de la Démocratie[1] », au cours duquel d'anciens gardes rouges et des jeunes instruits affichent des dazibaos pour dénoncer les excès de Mao Zedong et réclamer la démocratie et la liberté en publiant des revues non officielles. Il se concentre sur l'étude de la littérature et de l'esthétique occidentales. Grand lecteur, il apprécie particulièrement Kafka. Tout en préparant son master, il participe à la vie culturelle, écrit des poèmes et fréquente des cercles poétiques. C'est là qu'il fait la connaissance de Liu Xia, qui deviendra sa seconde épouse.

1 Voir Victor Sidane, *Le Printemps de Pékin*, Paris, Gallimard, collection « Archives », 1980.

Extrait de la publication

Le « cheval noir »

En 1986, il atteint immédiatement la notoriété lorsqu'il publie un article intitulé « Crise ! La littérature de la nouvelle époque est entrée en crise[1] », dans lequel il critique violemment l'absence de créativité des écrivains chinois, partout loués pour leur capacité à briser les tabous. Ses dénonciations véhémentes de l'école littéraire de la « recherche des racines », qu'il considère comme « une retraite dangereuse et réactionnaire dans le traditionalisme[2] », choquent à un moment où cette école est très populaire. Il multiplie les discours où il dénonce les tendances confucéennes d'écrivains entièrement dépendants de l'État qui rêvent de jouer les conseillers du prince, insiste sur le fait que les intellectuels doivent avant tout conserver leur esprit critique et penser par eux-mêmes. L'iconoclasme qui caractérise ses idées et la véhémence du ton qu'il adopte le rattachent à la tradition du mouvement du 4 Mai 1919 — ce mouvement pour une nouvelle littérature qui prônait une rupture totale avec le confucianisme —, tradition qui a connu un regain de vitalité depuis la mort de Mao, puisque la dénonciation du maoïsme se fait souvent sous le drapeau de l'« antiféodalisme ». Son article lui vaut le surnom de « cheval noir » de la scène littéraire, un cheval fougueux qui vient déranger les vieux chevaux assagis.

---

1 Voir *infra*, p. 57.

2 Geremie Barmé, « Confession, Redemption and Death : Liu Xiaobo and the Protest Movement of 1989 », *in* http:/www.chinaheritagequarterly.org/017/features/ConfessionRedemptionDeath.pdf — 217k-11 Mar 2009.

Extrait de la publication

Au moment où l'establishment culturel fait tout pour expliquer au monde que la littérature chinoise est en pleine renaissance, il affirme qu'elle est incapable d'innovation.

Alors que se déroule une conférence internationale convoquée par le ministre de la Culture Wang Meng, en septembre 1986, pour convaincre les spécialistes étrangers de littérature chinoise qu'il faut donner le prix Nobel à un écrivain chinois, l'article de Liu Xiaobo fait l'effet d'une bombe. Il apparaît alors comme un provocateur dont les critiques risquent de nuire à la réputation internationale de la littérature de la nouvelle époque. Mais elles lui attirent également une grande notoriété et il est invité à faire des conférences dans tout le pays. En cette fin des années 1980, où toute idée nouvelle attire des publics impressionnants, il devient une sorte de vedette. On se presse pour l'écouter, et sa soutenance de thèse en 1988 doit être transférée dans un grand amphithéâtre de l'Université normale de Pékin. Ses dénonciations de Li Zehou, le maître à penser du renouveau de l'esthétique chinoise, attirent également sur lui l'attention du public intellectuel.

À peine sa thèse soutenue, il est invité à l'étranger, en Norvège et aux États-Unis. Lors d'un passage à Hong Kong, sur la route d'Oslo, il déclare dans une interview à la revue *Jiefang*[1] : pour pouvoir atteindre un développement satisfaisant, la Chine aurait besoin de trois cents ans de colonisation. Aujourd'hui, les autorités affirment que c'est la preuve que Liu Xiaobo est vendu à l'Occident. Toutefois, il faut se

1 « Wentan heima Liu Xiaobo » (« Liu Xiaobo, cheval noir de la scène littéraire »), *Jiefang* (« *Emancipation Monthly* »), décembre 1988.

replacer dans le contexte de l'époque. Devant la situation dramatique où se trouve la Chine après les vingt dernières années du règne de Mao, nombreux sont ceux, y compris à l'intérieur du Parti communiste, qui s'extasient devant la réussite de la colonie de Hong Kong où règnent la liberté et la prospérité. La culture traditionnelle ainsi que le « féodalisme » maoïste sont alors considérés comme les principaux obstacles à la modernisation.

C'est l'époque où la série télévisée *Élégie pour un fleuve*[1], diffusée par la Télévision centrale de Chine (CCTV) avec la bénédiction du secrétaire général du Parti, Zhao Ziyang, dénonce tous les symboles de la culture chinoise traditionnelle, la Grande Muraille, le fleuve Jaune, de cette « Chine jaune » tournée vers le continent qui a empêché le développement de la « Chine bleue » tournée vers l'Occident. On assiste à une sorte de retour du darwinisme social qui avait connu une grande vogue au cours des années 1920-1930 et qui se traduit ainsi : si la Chine ne rejette pas sa tradition (et le maoïsme, mais on ne le dit pas clairement), elle risque de disparaître, d'être « chassée de son appartenance au globe » comme on dit alors. Intellectuels et dirigeants réformateurs sont convaincus que la seule solution consiste à rompre avec le passé et à s'inspirer des expériences de l'Occident et des « quatre tigres[2] » qui ont tous connu la colonisation. On estime

1 Cette série, dont l'écrivain Su Xiaokang est le scénariste, a été diffusée en 1988 après une intervention du secrétaire général du Parti de l'époque, Zhao Ziyang. Elle peut être téléchargée à l'adresse suivante : http://www.archive.org/details/ddtv_40_china_presenting_river_elegy.

2 Corée du Sud, Taïwan, Hong Kong, Singapour, qui tous ont connu la colonisation britannique ou japonaise.

Extrait de la publication

à l'époque que cette expérience leur a permis d'opérer un raccourci vers la modernité et, à ce titre, elle est considérée favorablement.

« Je me moque que vous m'appeliez traître ou patriote. Si vous dites que je suis un traître, eh bien, je le suis. Je suis le fils ingrat qui déterre les tombes de ses ancêtres et j'en suis fier[1]. » Cette déclaration, qui, aujourd'hui, choque tant les idéologues bien-pensants du tabloïd dépendant du *Quotidien du peuple,* pourrait aussi bien venir de la plume de Lu Xun, que Mao Zedong a, en son temps, qualifié de « commandant en chef de la révolution culturelle ». Car, avant de créer dans le monde entier des « Instituts Confucius », le Parti communiste chinois, fondé par l'un des leaders du mouvement du 4 Mai, avait repris à son compte ses slogans « À bas la boutique à Confucius ! » et « Vivent la science et la démocratie[2] ».

À la fin des années 1980 donc, Liu Xiaobo est un critique culturel comme on en rencontre tant en cette période d'antiféodalisme et d'admiration pour la démocratie occidentale. Il est simplement un peu plus véhément et talentueux que bien d'autres, ce qui lui vaut d'être invité à l'étranger. À l'époque, cela représente le summum de la reconnaissance. Pourtant, pendant son séjour de trois mois en Norvège, il se sent isolé, et il est déçu par les sinologues étrangers qui « ne parlent pas le chinois ». Pendant les quelques mois qu'il passe dans de prestigieuses universités américaines, il se sent mal à l'aise : « Face aux autres nations, [les Occidentaux modernes]

1 Éditorial du *Global Times*, 24 octobre 2010.
2 Voir J.-Ph. Béja, *À la recherche d'une ombre chinoise*, Paris, Seuil, 2004.

Extrait de la publication

gardent toujours bien enraciné en eux un sentiment distinctif de supériorité. Ils se grisent même du courage et de la sincérité avec lesquels ils entreprennent leur autocritique. Mais si les Occidentaux peuvent très aisément, voire avec fierté, accepter la critique qu'ils font d'eux-mêmes, ils acceptent très difficilement celles qui viennent de l'extérieur[1]. » Liu Xiaobo comprend alors qu'il n'existe pas de remède miracle aux maux de la civilisation moderne, que la seule solution consiste à penser par soi-même et à entreprendre une « critique de la culture occidentale à partir de la force individuelle[2] ».

L'adepte de l'occidentalisation totale dénoncé par le *Global Times* est en fait déçu par l'Occident. Aussi, lorsque éclate le mouvement pour la démocratie en Chine au printemps 1989, cet homme, dont tous, au pays, envient la situation, n'hésite pas à quitter New York et le confort de l'Université Columbia pour prendre le premier avion à destination de Pékin. Il est le seul dans son cas, la plupart des *visiting professors* libéraux préférant soutenir le mouvement à distance.

Du « cheval noir » au dissident

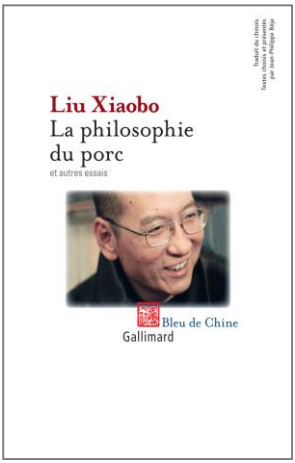
Dès son arrivée dans la capitale chinoise au début du mois de mai, il se rend sur la place Tiananmen et passe de très longs moments avec les étudiants de son université, l'Université normale de Pékin. Toujours fidèle à sa décision de dire la vérité,

1 « Réflexions d'un antitraditionaliste : la révélation new-yorkaise », voir *infra*, p. 91.
2 *Ibid.*

Extrait de la publication

Photocomposition *CMB Graphic*
44800 Saint-Herblain

Extrait de la publication



La philosophie du porc et autres essais Liu Xiaobo

Cette édition électronique du livre
La philosophie du porc et autres essais de *Liu Xiaobo*
a été réalisée le 23 mars 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070132508).
Code Sodis : N49378 - ISBN : 9782072445224.
Numéro d'édition : 180456.

Extrait de la publication